

FULGURANCE & REMORA FILMS
PRÉSENTENT

APRÈS CHRONIQUES DE TÉHÉRAN LE NOUVEAU FILM DE ALIREZA KHATAMI



PRIX DU JURY
PRIX DE LA CRITIQUE
**REIMS
POLAR**
FESTIVAL DU FILM POLICIER 2025

UN FILM DE ALIREZA KHATAMI
AVEC EKIN KOÇ ERKAN KOLÇAK KÖSTENDİL HAZAR ERGÜÇLÜ

métropole
Films Distribution

Durée : 113 min - Format : 1.77 - Son : Dolby 5.1

THE THINGS YOU KILL

DES CHOSES À TUER

PROCHAINEMENT AU CINÉMA

DISTRIBUTION

Métropole Films Distribution

Damien Detcheberry

(514) 223-5511

damien@metropolefilms.com

RELATIONS PRESSE

Bonne Smith

(416) 488-4436

starpr@sympatico.ca

Matériel presse téléchargeable sur www.metropolefilms.com

SYNOPSIS

Après plusieurs années aux Etats-Unis, Ali retourne s'installer en Turquie avec sa femme. Dans sa ville natale, il retrouve sa famille qui vit un enfer sous le joug terrible de son père.

Aussi, lorsque sa mère décède dans des circonstances suspectes, Ali soupçonne-t-il rapidement son père.

Aidé par un mystérieux rôdeur qu'il engage comme jardinier, Ali mène une quête vengeresse qui va le confronter au pire des secrets....



ENTRETIEN AVEC ALIREZA KHATAMI, RÉALISATEUR

Qu'est-ce qui vous a inspiré pour ce film ?

C'était un besoin personnel de me réconcilier avec mon histoire, la violence qui régnait au sein de ma famille ; ainsi qu'une tentative de régler mes comptes avec moi-même, de confronter les ombres qui persistent pour comprendre comment elles m'ont façonné.

Vous êtes un cinéaste iranien. Pourtant cette histoire se déroule en Turquie. Comment ce décalage à la fois géographique et culturel a-t-il influencé l'histoire ?

Initialement mon film était en farsi et destiné à l'Iran, mais les autorités de censure m'ont demandé de retirer le parricide, ce que je n'étais pas prêt à faire. Cette histoire est d'ailleurs tournée en dérision dans un des segments de *Chroniques de Téhéran*, où la censure demande au réalisateur d'un projet qui s'appelait déjà « The Things You Kill » de réécrire toutes les pages qui pourraient poser problème : la mort du père, la violence envers sa mère... Dans ce passage, le réalisateur finit par déchirer l'intégralité de son scénario.

Le fait d'être issu d'une famille indigène turcophone en Iran m'a donné une raison concrète de déplacer l'histoire en Turquie, où je pouvais conserver mon exploration psychologique et politique du patriarcat. Bien que le contexte ait changé, le cœur de l'histoire reste le même. Parfois, les contraintes nous forcent à trouver de nouvelles façons de raconter nos histoires les plus personnelles.

Comment la relation entre Ali et son père Hamit reflète-t-elle des thèmes plus larges sur le traumatisme générationnel et la nature cyclique de la violence ?

J'ai écrit la relation entre Ali et Hamit en pensant à la manière dont un traumatisme se transmet au sein des familles. Mais avec une nuance importante : la violence de Hamit avait pour but de dominer ;

la réponse d'Ali à cette violence était pour se protéger. Cela a motivé ce dénouement surprenant : nous ne pouvons pas échapper complètement à l'influence de nos pères, mais nous pouvons choisir comment porter leur héritage. Il n'est pas question de s'échapper complètement mais plutôt de comprendre et de choisir un nouveau chemin.

Tout au long du film, Ali est en lutte constante avec son père et avec son épouse. Comment ces relations conflictuelles se reflètent-elles l'une à l'autre ?

Les relations d'Ali avec sa femme, Hazar, et avec son père se centrent toutes les deux sur des non-dits. Dans les deux cas, il se protège de la douleur en évitant la réalité. Mais ce qui est vraiment puissant, c'est la façon dont ces situations se résolvent de manières si différentes. Alors que la vérité sur son père conduit à la violence, son honnêteté avec Hazar l'emmène vers une possible guérison.

Le film emploie plusieurs motifs récurrents : l'eau (symbolisée par les puits, la noyade, la soif), les fantômes, et les choses enfouies. Comment ces éléments se tissent-ils ensemble ?

A mes yeux, ces motifs sont tous liés à ce qui se cache sous la surface, à la fois littéralement et émotionnellement. Jusqu'où devons-nous aller pour trouver la vérité, et à quel point voulons-nous la déterrer ? Et vous savez ce qui est intéressant ? Quand les personnages essaient d'enterrer des choses, qu'il s'agisse de secrets ou de corps, elles semblent toujours ressurgir, comme l'eau qui trouve son chemin à travers la terre. Les fantômes dans l'histoire ne sont pas juste surnaturels, ce sont les vérités enterrées qui continuent de nous hanter jusqu'à ce que nous les affrontions. Il s'agit de ce que nous cachons et de ce que nous ne pouvons-nous empêcher de dévoiler.



Comment avez-vous procédé pour ce casting, et quelle a été votre approche de travail avec les acteurs ?

Je me sens incroyablement chanceux d'avoir pu réunir ces comédiens. Chaque acteur qui nous a rejoints a apporté une profondeur à son rôle. Pour moi il s'agit des meilleurs interprètes que l'on puisse trouver dans le monde entier. Je pense par exemple à une scène particulière avec Ekin Koç, une scène de confession qui a honnêtement effrayé tout le monde. Je l'ai écrite après une expérience personnelle psychédélique, et mes producteurs étaient tellement choqués qu'ils m'ont conseillé de la supprimer. Quand Ekin m'a dit à quel point il était terrifié à l'idée de la jouer, j'ai su immédiatement qu'il serait parfait pour Ali. Nous étions encore en train de déterminer comment la filmer jusqu'au jour du tournage. J'ai eu le déclic en lisant du Primo Levi, grâce à la façon dont il dépouille l'émotion de ses passages les plus sombres. Quand j'ai suggéré cela à Ekin, il m'a évoqué son besoin d'intimité pour la scène. En jouant avec la mise au point de la caméra, nous avons créé de manière délicate un espace privé entre Ekin, la caméra et moi. Tout le monde était réticent au début. Mais parfois, le choix le plus effrayant finit par être le plus beau. C'est, à mes yeux, le plus beau plan que j'aie jamais filmé.

Pourquoi cette histoire doit-elle être racontée aujourd'hui ?

Nous vivons un moment historique où les discours établis sont en train de se défaire, et il y a une tendance inquiétante à faire machine arrière. Les moments les plus sombres de l'Histoire se répètent sous nos yeux, poussés par un système machiste et patriarcal profondément enraciné. Plus que jamais, nous devons regarder en nous et nous demander : qu'avons-nous fait, et qui sommes-nous devenus ? Qu'est-ce qui alimente cette pulsion perpétuelle de violence, et qui brisera ce cycle ? Nous avons cherché la réponse à l'extérieur, peut-être que cette dernière se trouve en nous ?

Peut-on dire que le film commence par un rêve et se termine par un cauchemar ?

J'ai commencé à écrire cette histoire en pensant que je savais où résidait l'obscurité : dans la violence du père, dans le traumatisme familial. Mais au fur et à mesure que je suivais le parcours d'Ali, j'ai réalisé que l'histoire parlait en réalité de la manière dont nous nous reflétons dans ce à quoi nous essayons d'échapper. Le flou entre réalité et cauchemar n'était pas initialement prévu, mais il est apparu de manière organique parce que c'est ainsi que fonctionne le traumatisme, n'est-ce pas ? Il traverse les frontières, nous fait nous interroger sur qui nous sommes vraiment. Faire en sorte que la structure narrative elle-même devienne un miroir semblait... honnête, d'une certaine manière. Parfois, les vérités les plus profondes se révèlent dans le récit.





Dans le film, les personnages féminins apparaissent plus forts et déterminés que les hommes, tandis que ces derniers compensent leurs faiblesses et hésitations par la violence. Est-ce votre vision de l'homme ?

Je voulais examiner comment le patriarcat se maintient à travers cette peur profonde de la vulnérabilité. Le système enseigne à tout le monde que la vulnérabilité est quelque chose à écraser plutôt qu'à comprendre. Dans mon film, bien que les femmes semblent émotionnellement plus fortes, elles sont tout autant prises dans ce système. Elles ont juste trouvé une manière différente d'y survivre. Je ne suis pas vraiment intéressé à différencier les gens « forts » des gens « faibles ». Ce qui m'intrigue, c'est la façon dont nous développons des façons différentes pour exister sous le patriarcat. Certains d'entre nous apprennent à vivre avec leur douleur, d'autres apprennent à la transmettre. La grande question est : comment briser ce cycle, et penser à de nouvelles façons d'être ?

Le titre du film est *The Things You Kill*. Que vous évoque ce terme, « tuer » ?

Quand Ali enseigne à ses élèves l'étymologie, comment la racine arabe « Rajam » pourrait signifier « tuer », il parle en réalité de transformation. Et de ce qu'il faut faire pour se transformer. Nous tuons des parties de nous-mêmes pour survivre à un traumatisme. Mais ce qui est crucial, c'est de comprendre que toute violence a une histoire et ne vient pas de nulle part. Hamit a été battu par son père, qui a probablement été battu par son père... Alors quand nous parlons de tuer, nous parlons en réalité d'héritage, de la manière dont la violence se transmet jusqu'à ce que quelqu'un trouve une façon de la transformer.

Le film questionne la notion du pardon. Meryam a-t-elle raison lorsqu'elle suggère qu'il « est plus facile d'être en colère et de prétendre que l'on s'en soucie » plutôt que de traiter ce qui est devant nous ?

Cette réplique de Meryam touche vraiment quelque chose de fondamental. Elle est probablement la seule à connaître l'origine de la colère profonde de son frère. La colère est toujours une réponse quand on ne veut pas chercher à comprendre, quand on ne veut pas voir à quel point nous sommes complexes. Les paroles de Meryam conduisent son frère à une vérité douloureuse qu'il évite depuis des décennies.

Votre narration et vos choix de mise en scène donnent l'impression d'être initialement en terrain familier et progressivement vous nous emmenez dans l'inconnu. Qu'est-ce qui vous a motivé pour ces choix extrêmement audacieux ?

J'ai toujours été fasciné par le fait de repousser les limites, de voir ce que le cinéma peut réussir à faire. Quand je fais un film, je ne raconte pas seulement une histoire personnelle, bien que celle-ci le soit assurément, j'explore aussi la façon dont la forme elle-même peut approfondir cette histoire. Je fais les films que j'aimerais voir. Je crois vraiment que le public a envie de voir ce genre de découverte. Il veut que le cinéma évolue, qu'il lui montre de nouvelles possibilités. C'est ma lettre d'amour au cinéma : prendre des risques en espérant que les spectateurs nous suivent dans ce voyage en territoire inexploré.



A black and white portrait of Alireza Khatami. He is a man with long, dark, curly hair and a full beard, wearing round glasses and a dark jacket over a t-shirt. He is leaning forward with his hands clasped, resting on a dark metal railing. The background is out of focus, showing a building with a balcony and some foliage.

ALIREZA KHATAMI, BIOGRAPHIE

Alireza Khatami est un écrivain, réalisateur et producteur qui vit au Canada. Né dans la tribu Khamse, au sud-est de l'Iran, il puise dans son héritage culturel pour créer un style unique qui mêle réalisme et critique sociale. Connu pour ses choix cinématographiques audacieux, ses films explorent les systèmes du pouvoir et ce qui influence le comportement humain et l'identité.

Alireza a commencé sa carrière en tant qu'assistant réalisateur aux côtés de grands cinéastes, comme Asghar Farhadi, double lauréat aux Oscars. Son premier film, *Les Versets de l'oubli*, a été présenté au Festival du Film de Venise en 2017, où il a reçu de nombreuses récompenses, dont le prix Orizzonti du meilleur scénario et le prix FIPRESCI. Son deuxième film, *Chroniques de Téhéran* (co-réalisé avec Ali Asgari), a été projeté en compétition à la section Un Certain Regard au Festival de Cannes en 2023, avec des critiques très positives, et il a été distribué dans plus de 15 pays.

Avec son dernier film, *The Things You Kill*, Alireza a obtenu le prix du Meilleur Réalisateur Cinéma du Monde au Festival de Sundance en 2025, ainsi que les Prix du Jury et Prix de la Critique au festival Reims Polar 2025.



LISTE ARTISTIQUE

Ali Ekin KOÇ
Reza Erkan KOLÇAK KÖSTENDİL
Hazar Hazar ERGÜÇLÜ
Hamit, le père Ercan KESAL

LISTE TECHNIQUE

Réalisation	Alireza Khatami
Scénario	Alireza Khatami
Image	Bartosz Świniarski
Décors	Meral Aktan
1^{er} Assistant réalisation	Serap Aydoğan
Direction de production	Murat Polat
Casting	İpek Efe
Costumes	Serap Aydoğan
Maquillages	Mehdi Sayad
Montage	Selda Taşkın & Alireza Khatami
Superviseur des effets visuels	Darren Wall
Montage son	Ange Hubert
Ingénieur du son / mixage	Benjamin Laurent
Étalonnage	Hanna Rudkiewicz
Post-production	La Chambre Rouge, Brouhaha Studio, Black Photon, A Fabrica, Urban Post
Productions	Fulgurance, Remora Films, Lava Films, Tell Tall Tale, Band With Pictures, Sineaktif
Producteurs	Elisa Sepulveda-Ruddoff, Cyriac Auriol, Mariusz Włodarski, Alireza Khatami, Michael Solomon
Coproducteurs	Marta Gmorsińska, Ekin Koç & Cenk Ünerlerzen
Producteurs exécutifs	Naomi Despres, Michele Marshall (Desmar) & Ercan Kesal
Pays	France, Pologne, Canada, Turquie
Distribution France	Le Pacte
Ventes Internationales	Best Friend Forever